

**CRITIQUE, festival.
MARSEILLE, 24e Festival
« Mars en Baroque » (Temple
de Grignan), le 15 mars 2026.
C. MONTEVERDI / G. VALENTINI.
Ensemble Concerto Soave, Marc
Mauillon et Romain Bockler
(barytons), Jean-Marc Aymes
(Clavecin et direction)**

Le Festival « *Mars en Baroque* » s'est imposé au fil des ans comme le rendez-vous incontournable de la vie musicale marseillaise chaque début de printemps. Pour cette 24e édition (qui se déroule du 1er au 27 mars cette année), la manifestation phocéenne imaginée par ses deux directeurs artistiques – le chef et claveciniste Jean-Marc Aymes et le jeune baryton Français Romain Bockler – explore avec érudition et gourmandise les jeux de va-et-vient, les migrations et les métamorphoses de l'art baroque à travers l'Europe. L'affiche de cette année, riche d'ensembles prestigieux (*La Chapelle Rhénane, Les Kapsber'girls, Ensemble Jacques Moderne*) et de solistes de renom (Amandine Beyer, Salomé

Gasselin...), résonne comme un vaste voyage musical, des rives de la Méditerranée aux cours d'Europe centrale. C'est dans ce cadre que s'inscrivait, le 15 mars, l'événement très attendu de l'ensemble *Concerto Soave* – dans un programme intitulé « *Soave Libertate* », consacré aux Madrigaux du grand Claudio Monteverdi et du plus secret Giovanni Valentini, au cœur du principal écrin du festival : le Temple de Grignan.

Il est des lieux où la musique semble avoir élu domicile. Le **Temple de Grignan**, avec sa sobre façade néoclassique et son intérieur à la basilicale inspiré du Temple de Charenton, est de ceux-là. *Rue de la Tolérance*, comme on la surnommait au XIXe siècle, l'acoustique à la fois claire et chaleureuse du lieu, baignée par la lumière zénithale qui filtre des plafonds à caissons, offre un écrin d'une rare élégance aux voix et aux instruments anciens. Ce soir-là, la salle était comble, le public, fidèle et connaisseur, vibrant d'une impatience à peine contenue à l'idée d'entendre deux des plus fins barytons français se mesurer aux duos du maître de Venise et de son contemporain trop méconnu.

Sous le titre évocateur de « *Soave Libertate* », le programme proposait donc un face-à-face passionnant entre les madrigaux de **Claudio Monteverdi** et ceux de **Giovanni Valentini**, musicien et poète virtuose, presque un mythe pour les amateurs du premier baroque. D'un côté, la familiarité géniale du Crémonais, de l'autre, la découverte d'un compositeur éblouissant qui fut *Kapellmeister* à la cour de Vienne. Pour incarner ce dialogue, **Jean-Marc Aymes** avait réuni deux artistes au sommet de leur art : **Romain Bockler**, co-directeur artistique du festival, mais aussi du *Concerto Soave*, et l'invité **Marc Mauillon**, dont la science du répertoire ancien n'est plus à démontrer.

D'emblée, la complicité entre les deux hommes a sauté aux oreilles. Dans les duos virtuoses, comme ceux extraits du *Septième Livre de Madrigaux* de Monteverdi, leurs voix se sont entrelacées avec une précision d'orfèvre, rivalisant de finesse dans les ornements et les *diminuzioni*. Le timbre chaud et projeté de **Romain Bockler**, que l'on a récemment pu entendre dans un répertoire Campra chez Ricercar, y dialoguait avec l'élégance plus racée et la diction ciselée de **Marc Mauillon**. Dans les moments plus introspectifs, comme dans les *Lamenti* ou les pièces poignantes de Valentini, l'émotion était palpable : le public retenait son souffle, saisi par l'intensité dramatique de ce duo, où l'échange amoureux se faisait tantôt rivalité, tantôt plainte commune.

Mais cette soirée n'aurait pas été aussi éclatante sans le travail de fourmi de l'écrin instrumental qui enveloppait les voix. Autour de **Jean-Marc Aymes**, installé avec une autorité discrète au clavecin et à l'orgue, trois musiciens de premier plan tissaient la trame de la basse continue. Mention spéciale au théorbe d'**Ulrike Gaston Larsen**, dont les arpèges profonds et les volutes délicates apportaient une respiration presque méditative, et à la harpiste **Manon Papaserglio**, dont les interventions perlées ajoutaient une touche d'éclat sensuel. Leur complice **Flore Seube**, à la viole de gambe ou au lirone, complétait cette section rythmique du XVIIe siècle avec une souplesse et une inventivité confondantes. Le génie de cette phalange a également éclaté dans les rares mais précieuses plages purement instrumentales du programme. Une *Chaconne* de **Storace** ou une *Sinfonia* de **Rossi** sont venues capté l'attention des auditeurs : dans ces moments sans voix, ce sont les instruments qui « chantaient », reprenant à leur compte la rhétorique des madrigaux. On y a entendu un dialogue tout aussi virtuose entre le clavier de Jean-Marc Aymes et les cordes pincées, rappelant que l'invention mélodique du premier baroque italien n'est pas l'apanage de la seule voix. Ces pièces, véritables écrins instrumentaux, agissaient comme des respirations, des interludes permettant de savourer la science

de l'écriture et la complicité de l'ensemble.

A la fin du concert, le public marseillais a longuement acclamé les cinq artistes. Jean-Marc Aymes, Romain Bockler et Marc Mauillon, main dans la main avec leurs trois complices instrumentistes, ont salué, rappelés à plusieurs reprises par une salle conquise. Ce triomphe, mérité, consacrait une vision du baroque vivante, savante et passionnée. Car en offrant une voix à Valentini, ce trop rare génie, et en redonnant ses lettres de noblesse au duo vocal, **Concerto Soave** a une fois de plus prouvé que Marseille est bien une capitale du baroque. Sous l'impulsion de **Jean-Marc Aymes** et de **Romain Bockler**, cette 24e édition de « *Mars en Baroque* » tient toutes ses promesses : celle d'un art en mouvement, éternellement renaissant !

CRITIQUE, festival. MARSEILLE, 24e Festival « Mars en Baroque » (Temple de Grignan), le 15 mars 2026. C. MONTEVERDI / G. VALENTINI. Ensemble Concerto Soave, Marc Mauillon et Romain Bockler (barytons), Jean-Marc Aymes (Clavecin et direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

COMPTE - RENDU, **critique**

concert. MARSEILLE, Mars en Baroque, le 1er mars 2020. Louis Couperin. Aymes, Duo Coloquintes...

COMPTE-RENDU, critique concert. MARSEILLE, Mars en Baroque, le 1er mars 2020. Louis Couperin. Aymes, Duo Coloquintes... Sur la petite estrade en attente des musiciens, deux instruments. Verticale comme une caravelle dressée sur sa poupe, manche en volute interrogative, miel de la coque : la viole de gambe. Posé sur une chaise, petit vaisseau à fond plat, le mât de son manche terminé par la cambrure en figure de proue de dragon de drakkar, un violon ambré. Instruments tels des navires à l'échelle de la main, du bras, en espoir d'une onde sur laquelle voguer.

**Mars en Baroque 2020
LE MIEL, L'AMBRE ET L'ARGENT**

Le salon du jeune Louis XIV
Louis Couperin (v.1626-1661)
Préludes, suites et fantaisies



IMPRESSIONS, SENSATIONS D'UN SALON... De l'ombre de l'invisible tribune perchée, l'or sombre de l'orgue éclate en trombe, tombe, s'alentit, se répand, emplit en prélude de large pluie la salle ou salon, s'apaise en nobles vagues contre les murs, ondulations solennelles aux écumeuses franges frisées de molles volutes inachevées du rêve de trilles en acanthes d'architecture sonore. Sur un tapis feutré, des pas mystérieux pourchassent la

fuite des empreintes sonores, les vrilles de trilles s'étirent pour n'être plus qu'un onduleux et langoureux tremblé effacé aux bords à peine frissonnants de l'ombre. Puis **Jean-Marc Aymes** enchaîne, déchaîne la seconde fugue, clameur de cuivre éclatant, solaire lumière fuyante poursuivie de rayons et jamais rattrapée à l'orée effacée du silence.

Aymes, descendu de sa tribune et gagnant son clavecin, rejoint le **Duo Coloquintes**, **Mathilde Vialle**, viole de gambe, et **Alice Julien-Laferrière**, violon. Salon intime où l'on cause, amicalement, la violoniste et le claveciniste expliquant en termes simples la suite du programme, des pièces transcrites, pratique du temps, d'un instrument à un autre, du clavier pincé à la corde frottée, même si Louis Couperin fut aussi violiste, Suites de danses, organisées ou, plutôt, classées par tonalités, invitation à l'interprète à faire son choix et l'on se hasarderait à ajouter que l'alternance de temps vifs et lents régit les enchaînements, trait baroque d'autant plus simple et naturel que ce sont des danses. Dans leurs pas, même compassées de hiératique noblesse, elles n'ont pas perdu leur empreinte paysanne et provinciale, se partageant encore entre « hautes » et « basses danses », dont la rusticité populaire, même épurée pour le salon noble, requièrent des mouvements exigeant agilité physique et repos. Cas exemplaires, les piquantes danses picaresques espagnoles condamnées, vainement, par l'Inquisition, chaconne et sarabande, cette dernière gardant de sa pittoresque origine l'expression « faire la sarabande ». Mais exception, échappant à l'assagissement, le volage et volant canari, haute et sautillante danse avec, au départ, castagnettes aux mains et grelots aux chevilles, que le Cardinal de Richelieu dansa pour complaire à la reine espagnole Anne d'Autriche. Et sait-on que, formée par son père, le célèbre luthiste libertin Henri de Lenclos, Ninon, sans ressources, se fit un nom d'abord en virtuose de la sarabande avant de devenir la célèbre courtisane spirituelle et distinguée, mais chassée du Marais pour ses scandales et son libertinage érotique et religieux qui choquaient la

Régente. Enrichie par le commerce de ses charmes, sur le tard, elle se gagna la respectabilité par son esprit, son luth, et ce fut un passage obligé artistique et mondain que son salon. C'étaient les rives et dérives de l'Histoire que m'évoquait ce salon musical où planait l'ombre du jeune Louis XIV, entouré affectueusement par sa mère Anne d'Autriche et son protecteur parrain Mazarin, accueillant avec bienveillance Louis Couperin dont la Suite en la, pour nous, s'ouvrait par une « Symphonie » englobante, suivie d'une joyeuse « Piémontaise », une cocasse causerie entre la voix mâle, mielleuse, onctueuse de la viole de gambe, auréolée du babillage volubile, féminin, du violon enrubanné, ailé comme un oiseau. La « Sarabande » suivante et savante, vague motif nostalgique de la Folie d'Espagne : délicatement déployés, drapés somptueux, voluptueux, doucement insidieux des invites amoureuses de la gambe grave et, par-dessus, broderies langoureuses, caresses sensuelles du violon consentant qui, talent de l'instrumentiste et miracle de sa couleur ambrée répondant ou se répandant au son, nous semblait sonner avec une douce largeur, de l'ambre au miel. La binaire gaité d'une « Gavotte » populaire ensoleillait la parenthèse ombreuse de la noble sarabande et cette Suite en la était couronnée d'un ternaire « Menuet du Poitou » tourbillonnant qui, même attifé et affûté à la cour, n'avait pas oublié son origine paysanne ni son savoureux accent poitevin hérité du branle. Cette pièce sera donnée en bis par Mathilde Vialle et Alice Julien-Laferrière dont les cordes frottées sont secondées par celles, pincées, du clavecin mousseux de Jean-Marc Aymes.

Moment puissant qui illustre au mieux cette ductilité du passage, alors usuel, d'un instrument à l'autre que réprouve la manie craintivement livresque de notre époque, attachée à l'excès à la lettre au point d'en oublier l'esprit, ce magnifique début de la Suite en ré, « Ad cenam Agni providi » ('L'Agneau nous convie à sa table') mal transcrit en le fautif « Coenam », souvenir du grégorien pour le temps pascal, que

les cordes intimes faisaient noblement sonner comme des orgues : juste politesse à ce grandiose instrument qui sait jouer les plus modestes.

Autre saisissant passage, au clavecin cette fois, présenté par Aymes, **le Tombeau de Mr. de Blancrocher**, ou Blancheroche, célèbre luthiste fameux de son temps, mort accidentellement d'une chute dans son escalier. Il serait aujourd'hui oublié sans l'hommage du Tombeau que son ami Froberger, alors chez lui à Paris, lui dédia, pièce figurative qui finit brutalement comme un trébuchement dans les escaliers. Le Tombeaude Couperin sonne aussi de façon représentative, allure accablée d'un funèbre cortège, dissonances douloureuses, scintillement de larmes perlées, sonnerie de glas et gamme descendante de la déploration comme la descente vers l'ombre des marches fatales.

On ne détaillera pas toutes les finesses intimistes de ce concert, il nous faisait rêver, entrouvrant des pans de la mémoire par les sons et les sens convoquée, suscitant des images de musique et lumière, voix dorées des cordes frottées, auréolées des efflorescences argentines du clavecin, dont le ruissellement des cordes pincées élevait une vaporeuse écume, le halo d'une poussière lumineuse, musicale d'une infinie délicatesses.

Mars en Baroque, Marseille, Temple Grignan, 1 mars 2020

Le salon du jeune Louis XIV (Louis Couperin)

Jean-Marc Aymes, orgues et clavecin – Duo Coloquintes : Alice Julien-Laferrière, violon ; Mathilde Vialle, viole de gambe.

On retrouve avec bonheur le **Duo colloquintes** dans leur dernier disque, ***Couperin en tête-à-tête***, label Seulétoile, avec des pièces également de Debuissou et une belle Suite en sol anonyme. On saluera le texte original de présentation de Loïc Chahine, sous forme d'un dialogue entre deux personnages anonymes à grand renfort d'érudites citations de latin, selon l'usage savant ou pédant de l'époque (on n'a qu'un texte en latin très court sur Blancrocher...). Nous les identifierons comme Froberger et Couperin par leur décision de consacrer un Tombeau à feu M. de Blancrocher mort accidentellement, avec l'ambition de surpasser celui que Gaultier consacra à l'Enclos. En fait, je me permets de préciser qu'on écrivait Lenclos ou, plus justement Lanclos), dont je rappelle qu'il fut un turbulent et célèbre luthiste, père de la plus tard célébrissime Ninon dont je parle plus haut, esprit fort, libertin (athée) qui instruisit sa fille tant dans le luth que dans le libertinage intellectuel et physique. Assassin du mari de sa maîtresse il dut fuir en Savoie mais ses amis ne l'oublièrent pas.

Si je rappelle encore le luthiste, poète satirique et remarquable écrivain picaresque **Charles Dassoucy (1605-1677)**, amant de Cyrano qui le menaçait de mort après une trahison, collaborateur de Molière, emprisonné plusieurs fois et frôlant le bûcher pour homosexualité, fuyant en Italie, dont Faenza vient d'exhumer la seule musique qui nous reste de lui, nous n'avons, en évoquant ces extraordinaires personnalités et artistes, qu'une faible idée de la richesse artistique et intellectuelle foisonnante et fougueuse, de cette société libertine de la première moitié du XVIIe siècle français que la défaite des Frondes, la Cabale des Dévots réactionnaire et l'absolutisme de Louis XIV va réduire au silence, mais sans doute « avec une idée de derrière la tête » comme conseillait Pascal lui-même, soumis au nouvel ordre moral, ou sous cape d'hypocrisie comme le Dom Juande Molière, lui-même victime des

nouveaux Tartuffes.

Décidément, cet obscur Charles Fleury, Sieur de Blancrocher, dont la qualité devait être grande à en juger par celle de ses amis, est également célébré par un très beau disque de Pierre Gallon au clavecin, label Encelade, intitulé Blancrocher-L'Offrande. N'ayant laissé qu'une pièce manuscrite pour luth, interprétée ici par le luthiste Diego Salamanca, Blancrocher, bien présenté par Gallon, était un fameux collectionneur d'instruments. Il nous demeurerait à jamais obscur s'il n'avait eu la chance d'être immortalisé non seulement par les deux Tombeaux de Froberger et Couperin mais également par ceux d'autres musiciens de ses amis comme Gaultier et Dufaut qui ne démeritent pas à côté, et parfaitement servis dans ce disque. Rappelons que Ravel, en pleine Grande Guerre, désespéré d'avoir été démobilisé, entre 1914 et 1917, composa un Tombeau de Couperin, on ne sait si pensant à Louis ou à François.